



Les rencontres du journal
Entretien no 9
10/07/2009
Christian Zerbib,
Producteur et réalisateur

Cachan après 3 ans

1) Pourriez-vous revenir pour nous sur la genèse de votre film ?

Christian Zerbib :

C. Z. : Dans *Le Monde*, un dessin signé Pessin montrait un *cayucos* chargé d'êtres noirs indistincts, et la bulle disait : « C'est encore loin, Cachan ? » Je revenais tout juste des Canaries pour découvrir qu'il y avait là aussi, à Cachan, aux portes de Paris, un camp de réfugiés qui n'avait rien à envier aux camps de réfugiés du tiers-monde.

Dans ce camp il y avait des gens, et ces sans-papiers avaient des noms, des visages, ils n'étaient pas qu'une comptabilité de Ministère de l'Intérieur. Ils étaient comme vous et moi sauf qu'on les traitait comme des chiens, et là je ne fais pas de politique, je dis juste ce qu'il en est. De là est né ce film.

2) Combien de temps a duré le tournage ?

C.Z. : Il s'agissait de donner la parole à des gens dont les actualités et les reportages se contentaient de résumer le destin, je voulais leur rendre la parole et suivre certains d'entre eux sur une année pour mieux cerner les difficultés de leur parcours.

3) Quels choix scénaristiques avez-vous faits pour mieux transmettre votre message ?

C.Z. : Je voulais croiser les visions, celles de ceux qui sont arrivés jusqu'ici et qui maudissent les épreuves qu'ils ont eu à surmonter, et ceux qui là-bas rêvent de venir quels que soient les obstacles. En outre je voulais suivre un des protagonistes qui, une fois régularisé, allait retourner en Afrique pour voir sa famille et témoigner de la difficulté qu'il y a à être en France.

4) Les conditions de tournage en Afrique sont-elles difficiles ?

C.Z. : Rien n'est facile en Afrique, ni les déplacements, ni les rencontres avec des gens qui ne sont pas naturellement enclins à vous parler, et qui ont l'habitude de voir des caméras qui ne sont là que pour voler leur image, et en faire une utilisation dont ils ne sont jamais témoins.

5) Et maintenant, avez-vous d'autres projets en cours ?

C.Z. : Plusieurs projets sont en chantier, notamment « Le monde de nos mères », un film et théâtre documentaire qui met en avant le rôle des mères de l'immigration, héroïnes secrètes et silencieuses, à qui sera donnée l'occasion de s'exprimer. Un projet ancré localement, très soutenu par des associations œuvrant pour l'intégration des femmes immigrées, et qui a réuni de nombreux financements publics. Un calendrier sur une année, pièce de théâtre comprise, pour une livraison du film en juin 2010. Autre projet, tournage début 2010, « Ma religion à moi », une comédie avec Abdellatif Kéchiche, Charles Berling, Julie Gayet et Nadia Farès, qui traite des « tours » que peuvent jouer les quêtes identitaires lorsque le religieux s'en mêle.

6) Imane Ayisssi, qui témoigne longuement dans « En terre étrangère » dit dans une interview au journal du Cameroun « Etre sans-papiers est une telle souffrance que le jeu n'en vaut pas toujours la chandelle ». Qu'en pensez-vous et quelles conclusions en tirez-vous sur la gestion des flux migratoires et les politiques de développement aujourd'hui ?

C.Z. : Je pense que le parcours d'un sans-papier est tellement difficile qu'il faut une incroyable force de caractère pour s'en sortir, passer le cap, et *in fine* réussir comme Imane à trouver sa place dans la société française et en même temps la "retrouver" dans son pays d'origine. Aucune "gestion" proprement dite des flux migratoires ne pourra exister tant que ne seront pas prises en compte les difficultés particulières et les contraintes spécifiques de chaque pays – qui ne sont pas égales en tout et partout – et que ne sera pas appliquée, pour chacun de ces pays, en fonction de sa situation économique ou géopolitique propre, une politique de développement adaptée et contrôlée. Il faut des moyens pour le développement, mais aussi des moyens pour contrôler où va l'argent, quitte à ce qu'un peu moins d'argent arrive à ses destinataires, mais au moins arrive... Il faut que les ONG et les organisations gouvernementales qui œuvrent aux financements de programmes dans le tiers-monde cessent de penser qu'elles ont un bon bilan parce qu'une toute petite partie de leurs moyens est consacrée à l'administration. A quoi bon dépenser 10% seulement à l'administration des sommes que vous êtes censés distribuer si les 90% restant finissent par se perdre dans la nature faute de contrôle...Ce n'est pas seulement une politique, mais aussi un mode de gestion et une façon de penser qui sont à revoir.

7) En outre, quel regard portez-vous sur les migrants clandestins, ces personnes « ombres d'elles-mêmes », nulle part chez elles ?

C.Z. : Ils sont exceptionnels en ce sens que contrairement à la plupart de habitants de cette planète, qui préfère le confort – ou l'inconfort – de leur pays d'origine, ils décident de tout quitter et de tout risquer pour changer de statut ; ce n'est jamais évident d'être un migrant, et encore moins lorsque vous n'êtes pas désiré par le pays d'accueil.

8) Votre dernier film en date en tant que réalisateur, « Dernier stade », vous avait été inspiré par un événement tragique et particulièrement scandaleux, la mort suite à un dopage excessif de Birgit Dressel, jeune athlète ouest-allemande. Vous dites à propos de « En terre étrangère » qu'« on ne choisit pas de faire un film ». Êtes-vous particulièrement engagé dans la défense des exilés ou est-ce autre chose qui vous pousse à la création cinématographique ?

C.Z. : Un film s'impose à vous lorsqu'une rencontre avec un sujet ou une réalité devient si déterminante qu'elle guide votre volonté et façonne votre désir. Je ne suis pas spécialement engagé dans la défense des exilés, mais je me sens engagé en tant qu'être humain, et donc aussi cinéaste, dans un combat contre toutes les formes d'injustices. La place qui est celle des cinéastes - leur indépendance en particulier - leur impose aussi d'être des grands témoins de leur époque et, s'il le faut, les défenseurs de la cause des plus vulnérables.

9) Quel regard portez-vous sur la politique française en matière d'asile et d'immigration aujourd'hui et sur le traitement du thème de l'immigration dans l'actuelle campagne européenne ?

C.Z. : L'immigration en tant que telle est sans cesse instrumentalisée, lors de chaque nouvelle élection, elle devient un enjeu politique et un argument sécuritaire. En font les frais les migrants, au premier chef, mais aussi les communautés qui souhaitent les accueillir parce qu'elles ont besoin de leurs services - aujourd'hui pour accomplir des tâches qui rebutent les Français, et demain pour payer nos retraites - un besoin que les politiciens de tous bords masquent soigneusement de peur des répercussions électorales qu'un tel aveu pourrait entraîner.